



HAL
open science

Préface

Thierry Boissière

► **To cite this version:**

Thierry Boissière. Préface. Camille Callier, Mémoire sur la Syrie ou promenades d'un ingénieur géographe à Alep (1831 – 1832), texte inédit présenté, établi et annoté par Hussein El-Mudarris et Olivier Salmon, Dar Al-Mudarris & Ray Publishing, 2010. hal-01954482

HAL Id: hal-01954482

<https://hal.science/hal-01954482>

Submitted on 11 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface

Par Thierry Boissière¹

« Pour moi, je pense qu'il est impossible de ne pas voir autre chose que de la barbarie dans un peuple chez qui l'on trouve à un haut degré le sentiment de la poésie, l'amour de la gloire et l'instinct de toutes les choses que la science ne lui a pas apprises ». Camille Callier, 1832.

C'est à une promenade urbaine datant de plus de 170 ans que nous invite cette édition du texte de Camille Callier. Dans une écriture à la fois claire et précise, cet ingénieur-géographe français décrit une ville d'Alep toute blanche - méritant alors pleinement son nom de *Halab ach-Chahba* - d'allure basse, dominée seulement par sa citadelle et par la foule des dômes et des minarets. Ramassée sur elle-même, la ville est bordée de jardins verdoyants et de collines encore libres de constructions. La campagne, brune et minérale, est alors très proche. L'air est pur et le ciel d'été, vaste et limpide, offre aux habitués des terrasses des nuits scintillantes d'étoiles.

Callier nous présente Alep d'abord en géographe, situant la ville dans l'espace et dans sa topographie. Le cheminement qu'il propose nous entraîne d'une porte à l'autre tout autour des remparts, puis dans les environs proches de la ville, enfin dans son centre, où les mosquées, les souks et les khans occupent une place prééminente. Callier situe ensuite la ville dans sa dimension commerciale et, se faisant ethnologue avant l'heure, se lance dans une description assez précise de l'organisation des caravanes qui, sous bonne garde tribale, partent d'Alep ou y arrivent, souvent au prix de mille dangers. Il présente enfin la population d'Alep, et plus particulièrement la minorité chrétienne et les nombreuses églises qui la constituent.

La ville est alors sur le point de passer sous le contrôle des troupes égyptiennes de Muhammed Ali Pacha (1832). Elle est encore marquée par le terrible tremblement de terre de 1822, que Callier nous décrit avec précision, comme s'il y avait lui-même assisté. Désastre dont Alep semble dix ans plus tard avoir du mal à se remettre : des quartiers entiers restent à l'état de ruines, la démographie et l'économie stagnent. Le déclin d'Alep est cependant antérieur à ce tremblement de terre. D'après André Raymond², c'est en effet à partir de 1770 qu'une succession d'événements va profondément affecter l'économie et la démographie de la ville : affaiblissement de l'Empire ottoman et concurrence européenne croissante, crise financière et économique, épidémies de peste (6 entre 1786 et 1827 !), nombreuses et sanglantes révoltes populaires contre l'autorité ottomane, révoltes dans lesquelles les Janissaires mais aussi la bourgeoisie alépine joueront un rôle déterminant. Entre 1800 et 1840, la population alépine passe ainsi de 100 000 à 75 000 habitants !

Malgré cela, la ville que découvre Callier reste un pôle économique très actif (« le centre de commerce et d'industrie le plus important des territoires asiatiques de l'Empire ottoman », d'après Eugen Wirth³) et les richesses monumentales qu'elle offre encore fascinent le voyageur. Callier évoque ainsi des lieux et des monuments qui ont traversé le temps et qui nous sont familiers, même si leur environnement et parfois leur aspect ont changé : les portes de la vieille ville (« On arrive [à Bab Antakia] en franchissant une légère colline en pente douce et sans passer devant aucun édifice »), les souks, les khans, la grande mosquée et, bien sûr, la citadelle. Mais Callier évoque aussi des lieux dont n'est resté que le nom : Djebel an-Nahr (partie de l'actuel quartier de Aziziyé), la rue du Khandaq, ou encore

¹ Docteur en anthropologie, maître de conférences à l'université Lumière Lyon 2, responsable de l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo) à Alep.

² A. Raymond, « Alep à l'époque ottomane (XVIe – XIXe) » *R.E.M.M.M.* 62, 1991, p. 93-109.

³ E. Wirth, « Alep dans la première moitié du XIX siècle », *R.E.M.M.M.* 62, 1991, p. 133 - 149.

Bâb Faraj, porte « préservatrice » par laquelle il était vivement recommandé d'entrer lors d'une première visite à Alep. Notre esprit ne peut alors s'empêcher de superposer les deux Alep, celle du XIX^{ème} siècle et celle du XXI^{ème} siècle et de mesurer ainsi les immenses bouleversements survenus depuis.

Parmi les lieux parcourus et décrit par Callier, la vallée du Kweik et les jardins sont sans doute ceux dont on regrette le plus la disparition ou les transformations subies. Eléments importants de la vie sociale citadine, ils participent alors pleinement de l'identité d'Alep, offrant aux citoyens à la fois le décor de nombreux moments de détente ordinaires ou festifs et une partie de leur approvisionnement quotidien en poissons et bien sûr en fruits et légumes. Callier donne quelques indications précises et très intéressantes sur les différentes techniques d'irrigation (*norias*, *doulab*, *gharraf*) et sur les cultures que produisent les jardins : artichauts, concombres, courges, petits pois, haricots, citrouilles, bamiés, grenadiers, pistachiers, abricotiers, figuier, noisetier, pêcheurs, mûriers, noyers, poiriers, pommiers, prunier, cerisiers, etc, une production très variée donc et longtemps spécifique aux espaces maraîchers urbains. Cette même production se retrouve encore de nos jours, à peu de choses près, dans les jardins mieux préservés des villes de l'Oronte et dans la ghouta de Damas.

Callier s'intéresse à l'organisation et à la structure de l'espace de la ville, longtemps avant les historiens et les anthropologues qui en feront l'analyse au XX^e siècle. Il perçoit et décrit le principe d'introversion des maisons et des demeures de la vieille ville, basé sur cette obligation de modestie et d'absence d'ostentation que commande alors la pression politique, sociale et religieuse. Il décrit avec justesse le principe fondateur de la séparation entre espace public et espace privé à partir duquel s'organisent les relations entre les sexes, principe qu'il observe donc dans l'organisation urbaine, avec ses souks, véritables portes de la ville et principaux espaces publics, et la zone de résidence, plus repliée sur elle-même et semi-privée. Ce principe de séparation, il le retrouve et le décrit aussi dans l'organisation de la maison et de ses espaces de réception (*salamlek*) et de vie domestique (*haramlek*). Il constate enfin qu'il existe une répartition spatiale des groupes sociaux et des communautés religieuses, même s'il prend soin de préciser qu'elle n'est pas exclusive et absolue : les Musulmans et les « Francs » (Européens) dans le centre ancien et la *Mdiné*, les Chrétiens dans les extensions du nord de la ville, dont fait partie le quartier de Saliba-Jdeidé et puis, à la marge de la ville, les ruraux fraîchement installés et en voie d'intégration. Il décrit une société urbaine recentrée sur l'élément majoritaire, les Musulmans, une société où les Chrétiens constituent aussi un élément important bien que minoritaire, une société enfin dont les deux groupes les plus marginalisés sont les *Kourbates* (bohémiens), parias sociaux déroulant une existence misérable entre ville et steppe et dont certaines activités (équarrissage) entrent dans la catégorie des métiers décriés (*mihna daniya*) et les Juifs, qui forment une petite communauté décrite comme repliée sur elle-même et assez pauvre, concentrée dans le quartier de Bahsita, dans le nord de la vieille ville.

C'est donc le portrait d'une société divisée en communautés et marquée par les épreuves d'un siècle qui commence à peine qu'esquisse Callier, mais aussi d'une société qui ne tourne pas le dos aux plaisirs de l'existence. Témoins de cette culture hédoniste typiquement citadine, les nombreux cafés, parfois peu recommandables, dans lesquels se produisent les montreurs d'ombres et les conteurs (*hakaouatiya*), les maisons de la *Mdiné*, anodines extérieurement mais parfois somptueusement agencées à l'intérieur et les kiosques dans les jardins qui accueillent dès les beaux jours toute une population qui s'y prélassent avec délectation.

Ce texte court, dense, foisonnant de détails et dont nous sommes loin d'avoir rendu ici toute la richesse, fournit un témoignage précieux et précis de ce qu'était la ville d'Alep dans

une période politiquement incertaine et charnière de son existence. Il est heureux que ce témoignage, resté longtemps inédit et sauvé de l'oubli grâce aux efforts de Hussein I. El-Mudarris et d'Olivier Salmon, devienne ainsi accessible à un public que l'on souhaite le plus large possible. Il ne nous reste plus qu'à espérer qu'une édition complète de la relation de voyage de Camille Callier, dont est extrait ce texte, connaisse un jour le même destin éditorial.